

## **Scènes (roses) de voix d'hommes** Pour rendre compte, infiniment, d'une parole qui me touche

Raymond Bertin

Numéro 28 (3), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (1983). Scènes (roses) de voix d'hommes : pour rendre compte, infiniment, d'une parole qui me touche. *Jeu*, (28), 66–75.

# scènes (roses) de voix d'hommes

pour rendre compte, infiniment,  
d'une parole qui me touche

« Mary Carmichaël ressemble à une personne en train de frotter une allumette qui ne veut pas prendre, pensai-je. »

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*.

Mai 1981, 14<sup>e</sup> Festival québécois du jeune théâtre: je participe à un atelier sur « l'expression des hommes au théâtre », animé par Michel Brais et Michel Breton. Un des jeux proposés: « Identifiez, du fond de votre adolescence, votre héros, le personnage qui vous a le plus fasciné, au théâtre ou au cinéma; celui que vous auriez donc aimé jouer ou être! » Franchement, sincèrement, sans se censurer...(?) Pour un tel, c'est Superman ou Zorro, pour un autre, Steve MacGaret, un agent secret ou un marin... J'en oublie, j'aurais dû les noter. Moi, c'était: une femme. Sans plus de nuances. J'ai eu beau chercher le héros, chaque fois me revenait cette vague image d'actrice, française ou américaine, qui m'a toujours ému ou bouleversé. Corps sensuel, sensible, essentiel. Femme-femme, femme-mère ou femme forte, toute passion, toujours en lutte pour la vie, pour l'amour. Être « faible », perdu dans un monde qui ne lui ressemble pas, auquel je m'identifiais profondément. Bien sûr, c'était un fantasme d'adolescent...

Aujourd'hui encore, les hommes se refusent tout un univers émotif trop facilement qualifié de « féminin ». Parmi ceux qui tentent d'explorer, au théâtre, des domaines de l'affectivité masculine, les homosexuels font figure d'éclaireurs. À un certain moment, on a parlé de l'émergence, au Québec, d'un « théâtre gai ». L'expression est venue des États-Unis, où des villes comme San Francisco et New York sont les lieux d'une sous-culture gaie importante. Ce n'est pas le cas chez nous, où la représentation à la scène de personnages homosexuels non caricaturaux est toute nouvelle et pas toujours fulgurante. Les gais sont avant tout des hommes... et nous en sommes encore à balbutier sur nous-mêmes.

## des images à la renverse

La scène se déroule dans un bar gai. Côté jardin: quatre ou cinq « gars de cuir », tout en noir, petits airs *tough* de bagarreurs. Côté cour: le groupe des romantiques, rose nanane, regards ensoleillés d'un après-midi sur la *gay beach* du parc Lafontaine. Une rencontre insolite s'engage. Ce soir, le beau-blond-aux-yeux-bleus a le goût

d'une « baise » *heavy*, l'envie et la peur de se frotter à la peau d'un vrai *S and M* (sado-masochiste). L'ange va faire un tour en enfer. Mais, derrière son image, le démon a des fantasmes bien tendres: une complicité, des regards affectueux, un trop-plein d'amour à déverser et, au matin, un petit déjeuner en tête à tête. Les contradictions apparaissent, le jeu des préjugés se désarticule. La « baise » sera *heavy*, mais pas pour qui l'on croyait: le tête-à-tête n'aura pas lieu. Tant de violence retenue dans ce beau-blond-aux-yeux-bleus! Il ne faut pas se fier aux apparences, même (surtout!) dans un monde où c'est tout ce qui compte...



L'équipe de *Dépluggai*. Photo: Ian Mackenzie.

Si le rôle du théâtre est de « démasquer le réel », celui des artistes de démêler le vrai du faux, le groupe de l'Atelier de théâtre gai<sup>1</sup> a atteint quelques moments de vérité dans son spectacle *Déplugga*<sup>2</sup>. La scène du « cuir » et du « rose » est la plus significative. On ne démontre plus les stéréotypes, on essaie de les démonter, de toucher à l'être humain, sous le masque. Derrière l'évidence anecdotique des clichés homo-

1. Animé depuis trois ans par Michel Breton, l'Atelier de théâtre gai relève du Bloc Théâtre populaire des Services à la collectivité du Service de l'éducation aux adultes du Cégep de Rosemont. Il s'agit essentiellement d'un atelier d'improvisation autour du thème de la condition masculine homosexuelle. En 1982 et en 1983, il a donné lieu à la création de deux spectacles.

2. Création collective de l'Atelier de théâtre gai, en 1983. Coordonnateur à l'écriture: Daniel Marcoux. Scénographie: Marc Coulombe. Composition et interprétation de la musique: Denis Vidal. Chorégraphie: Louise Lussier. Éclairages: Yves Berthiaume. Animateur: Michel Breton. Avec Paul Boulanger, Serge Charpentier, Daniel Collard, Marc Coulombe, Serge Fleurant, Gilles Laurendeau, André Roberge, Denis Tremblay et Denis Turcotte. Présentée à la salle Calixa-Lavallée, du 16 au 20 mars 1983.

sexuels, chaque personne, quelle que soit son orientation sexuelle, est placée devant une question fondamentale: son propre rapport à la violence (à sa violence), aux autres, au monde. Cette scène aurait pu être le point de départ du spectacle. Ce ne fut malheureusement qu'un moment trop court dans un spectacle qui m'a passablement déçu. Comme j'avais participé à l'Atelier en 1981-1982, mes attentes étaient précises, je l'avoue, quant à cette production.



*C'est pas toujours rose*: la confrontation quotidienne des gais avec l'extérieur, avec leur environnement social et culturel.

### tableaux roses, sombres quotidiens

En mai 1982, nous présentions au public *C'est pas toujours rose*<sup>3</sup>. Dans ce « vaste panorama de la vie gaie », nous avons mis en scène une multitude de comportements et de situations illustrant surtout les difficultés (?) d'être homosexuel dans notre société. Nous affirmions le droit à la différence, mais aussi notre non-différence. Construit en tableaux successifs, notre spectacle avait pour thèmes: la vie de couple, les bars, la solitude, la répression sociale et policière, le militantisme, l'éducation, la famille, la jalousie, le harcèlement sexuel... Nos personnages étaient des machos, des folles et des gais *straights*. Le public pouvait s'identifier à eux, en rire, réfléchir. Il pouvait partager l'émotion de comédiens qui en étaient à leurs premières armes, être sensible à leur investissement et à leur franchise. Douze gars qui se disaient sur une scène, c'est impressionnant. Mais est-ce suffisant? Nous avons voulu donner la parole à chacun. L'unité de forme, la cohérence et la profondeur de la pensée ont fait défaut. Tout n'a été qu'effleuré. Commentant *C'est pas toujours rose* dans le *Berdache*, Yves Laberge parlait de ce spectacle comme d'une

3. Présenté les 6 et 7 mai 1982, à l'auditorium du Cégep de Rosemont, le spectacle fut repris un mois plus tard, pendant quatre soirées. Il attira environ 500 spectateurs.

« entreprise louable permettant d'objectiver un peu notre image, mais qui exige, de par les questions qu'il [le spectacle] soulève, un approfondissement. »<sup>4</sup> Cette réflexion m'apparaît aujourd'hui très juste.

### si l'angle varie, la parole ne vient pas

*C'est pas toujours rose* dépeignait grossièrement la confrontation quotidienne des gais avec l'extérieur, avec leur environnement social et culturel. Les créateurs de *Dépluggai* ont voulu explorer les dimensions plus intimes de leur vie. Qu'en est-il exactement? On a changé l'angle de vue, mais la profondeur de champ est restée la même. On nous montre les hauts et les bas de la vie affective de quelques gais supposément représentatifs de la majorité: solitude, attente, difficulté de rencontrer des partenaires (sexuels, mais surtout amoureux), carcan des rôles, rencontre éphémère contre vie à deux. En filigrane apparaissent la compétition (beauté et jeunesse sont gages de réussite, croit-on) et, toujours, la nécessité de « sortir », d'afficher publiquement ses choix sexuels, de faire ce premier geste de libération individuelle et collective. On nomme un malaise, on en montre quelques manifestations. Mais en a-t-on fait l'analyse? Peut-on espérer un changement? Le théâtre est-il, doit-il ou devrait-il être un reflet de la réalité?

### parenthèse

En fait, on idéalise cette réalité. La vision donnée de l'amour est, dans l'ensemble, très romantique et assez superficielle. Oui, nous voudrions tous rencontrer l'amant idéal; oui, quand on aime, ça fait mal de voir son *chum* coucher avec un autre; oui, les bars gais sont des commerces, nous y allons trop souvent, mais il faut bien « être » quelque part; oui, nous avons tous un grand besoin de tendresse; oui, oui, oui! *Mais* comment les gais peuvent-ils réinventer leurs vies? Comment pouvons-nous briser les codes sociaux qui étouffent nos amours? Nos alternatives sexuelles sont-elles exprimables? Quelle est notre violence essentielle?

Je me sens dur et exigeant. Cette parole qui ne vient pas est mon urgence. Je m'exige ce théâtre.

J'essaie de comprendre mon insatisfaction. *Dépluggai* ne m'a pas dérangé. À peine touché... C'était sympathique, sans plus. On s'en est tenu, encore une fois, au récit émotif de « vécus personnels », mais sans dire toute la vérité. Je ne mets pas en doute la bonne volonté des participants, je questionne une certaine incapacité d'accoucher d'un produit qui soit probant du désir de dire. Y a-t-il une faille dans la méthode de création? La création collective donne-t-elle un cadre trop limité à l'expression individuelle? Un groupe permanent arriverait-il, à force d'improvisations, de recherches, de confrontations et de complicité, à un résultat plus éloquent?

### l'identité, la différence

À la fin de *Dépluggai*, chaque comédien se présentait, disait son nom, son âge, son statut social. La plupart d'entre eux vivent de chômage et d'assistance sociale. Du coup, les divers tableaux du spectacle prennent un tout autre sens. La réalité des gais est multiple. Il n'y a pas *la* condition masculine (homosexuelle), mais bien *les* conditions de vie de tel ou tel groupe social et de tel individu dans son milieu. On

4. *Le Berdache*, n° 31, juin 1982. Il s'agit du dernier numéro paru du journal de l'Association pour les droits des gais et lesbiennes du Québec (A.D.G.L.Q.).

peut vouloir faire un théâtre qui s'adresse à tous les gais, qui les représente à tour de rôle et qui plaise par surcroît au grand public, mais cela risque d'être complaisant (et flatteur pour notre ego). À trop vouloir plaire (à ma mère, à mon frère, aux voisins, à mon amant, à la police...), on finit par se taire, par ne plus nommer ses véritables différences.

(Mais quelles différences? Y a-t-il une parole spécifique aux homosexuels? Qu'avons-nous à apporter de nouveau? Avons-nous en commun autre chose que notre (homo)sexualité? Et si on parlait d'homosensualité? La question gaie est-elle une question politique?)



Gilles Renaud et Hubert Gagnon dans *les Anciennes Odeurs* de Michel Tremblay. « Le théâtre, encore une fois, est un bon miroir. Mais à quoi bon? » Photo: Francisco.

### mais où donc est le théâtre?

Ce sont là les questions et les réflexions qui me sont venues à l'esprit à la sortie de *Dépluggai*. À la fin, aussi, de *Silences à voix haute*, la dernière création des Productions Bébelle, de Sherbrooke.<sup>5</sup> Pourtant, ici, la démarche était tout autre. On a eu recours à l'écriture: trois auteurs ont travaillé à la création du texte. Voulant éviter la « pièce à thèmes », on a imaginé une fable à deux personnages. C'est l'histoire de Marc et de François. Amis, colocataires, ils partagent leur quotidien, des confi-

5. Texte de François Camirand, Pierre Aubin et Guy Ouellet. Mise en scène: Jasmine Dubé. Scénographie: Sylvain Frenette. Paroles et musique des chansons: Guy Ouellet, sauf pour *Gros chagrin*, dont les paroles sont de Claude Poissant et la musique, de Dominique Messier. Avec Benoît Lagrandeur et Guy Ouellet. Présenté à la petite salle du Pavillon central de l'Université de Sherbrooke, à la fin de janvier et au début de février 1983.

dences et un lit, mais ils n'ont pas la même orientation sexuelle. L'idée de départ est intéressante. On peut dès lors s'attendre à une confrontation, à des surprises. Malheureusement, ça ne décollera pas: on ne verra que le quotidien trop plat des deux protagonistes. Ils se parlent — un peu, oui, — se racontent leurs histoires d'amour respectives. Leur complicité est belle, mais la folie n'éclate pas. Marc, l'hétérosexuel, se dit en amour avec Monique, mais il ignore ce qu'elle ressent pour lui; en fait, il est incapable d'en parler, sauf dans une scène où il livre (un peu) ses fantasmes sexuels. Quant à François, c'est un bien triste gai... Frustré et paranoïaque, n'arrivant pas à se remettre d'une rupture, il déteste les bars et les «trips de cul» et voit des oppresseurs partout. L'attirance entre les deux gars, suggérée, restera ambiguë. Le manque d'amour ressenti par François le pousse naturellement vers son ami Marc. Et ce dernier est troublé par cette amitié: il connaît et reconnaît ses blocages, mais n'est pas certain de vouloir les abattre, d'être prêt à le faire. On s'en tiendra donc à ce qui était. Sans sexe, tout rentre (ou reste) dans l'ordre. Ça se passe souvent comme ça dans la vie... Mais nous étions au théâtre! Si on avait osé...

*Silences à voix haute* s'est tenu dans un réalisme trop banal: la vie nous paraît morne et sans difficulté. Mais, en fait, ce réalisme est bien loin de la réalité. À nouveau, la pudeur et la convenance ont triomphé de la prise de parole. Quelle est la raison profonde de ce cul-de-sac? Quelle peur véritable maintient l'obscénité du silence? Qui dira sa vérité intime? Oserons-nous politiser notre angoisse sans craindre de réveiller les morts? La tolérance apparente de notre époque nous assagit. C'est révélateur de constater, par ailleurs, qu'un spectacle comme *les Peaux roses*<sup>6</sup> a également été créé, à Sherbrooke, en avril dernier. Monté par un groupe d'une vingtaine d'amateurs, sous la direction de Hervé Dupuis et de Jacques Jalbert, il était annoncé comme un «spectacle traitant de la condition masculine homosexuelle dont le thème central est celui de la «sortie». Ce spectacle allait donc dans le même sens que l'atelier de Rosemont. Je n'ai pas vu *les Peaux roses*. Je le regrette. En soi, il s'agissait d'un événement dont l'écho a d'ailleurs atteint Montréal.

(Quel est l'intérêt réel de tels spectacles, dont l'objectif premier est la sensibilisation à une cause? Le théâtre comme instrument de lutte? La forme? Le discours? Quel impact peuvent avoir ces spectacles? Mes questions sont-elles les bonnes? Ce que je cherche a-t-il un rapport avec la forme, le genre théâtral, les modes de création?)

### sortir pour aller où?

Dans un texte de présentation du spectacle, Hervé Dupuis faisait un aveu franc et pathétique sur son implication dans le projet: «J'ai peur de faire cette sortie [...] J'ai peur de me faire casser la gueule, de faire briser les vitres de ma maison, de recevoir des menaces de mort; je suis certain de ne plus être ni élu, ni choisi à un poste de confiance tant ici, à l'université, qu'ailleurs...»<sup>7</sup>. Je me sens presque indécent de citer ça. Y a-t-il exagération? Quoiqu'il en soit, il n'est plus question ici de théâtre, n'est-ce pas? Nous touchons à quelque chose de fondamental. Cette peur de la répression est ressentie par tous les gais. Plusieurs événements passés et présents leur donnent raison. Notre silence sera-t-il une réponse? Et le silence de Marc? Celui

6. Écrit et mis en scène par Hervé Dupuis et Jacques Jalbert, en collaboration avec un groupe d'homosexuels de Sherbrooke, *les Peaux roses* a été jouée dans la petite salle du Pavillon central de l'Université de Sherbrooke, les 8, 9, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 22 et 23 avril 1983.

7. «Une expérience hasardeuse», dans un numéro spécial du *Collectif*, journal des étudiants et des étudiantes de l'Université de Sherbrooke, 28 mars 1983.



des hommes de la norme? Celui des hétérosexuels — une étiquette comme les autres, qui rassure, comme toutes les autres? Quelle est la norme? Qui en décide? Qui s'y conforme? Nous avons tous quelque recoin du cœur ou du ventre en dissidence. Je voulais écrire: il semble que la libération des hommes doit passer par l'homosexualité, ou du moins, par les homosexuels. Ça choque, et je ne sais pas si ça a du sens. Les gais seront-ils encore des boucs émissaires? En avant pour le matraquage? Peut-être les enjeux et les conséquences de la prise de parole sont-ils la véritable différence entre les « hétéros » et les « homos ». Et n'y a-t-il pas, quelque part, le mot pouvoir qui se cache? On voudrait, mais on n'ose pas. On veut, mais on ne veut pas. Qu'a-t-on à perdre?

(Mon postulat de base: l'absence émotive des hommes au théâtre, tient-il de l'hallucination? L'analyse du phénomène théâtral m'entraîne dans un questionnement de fond quant à l'organisation sociale. La pensée, l'agir et l'être sont à revoir depuis le début...)

### quand la marginalité est dans l'ordre des choses

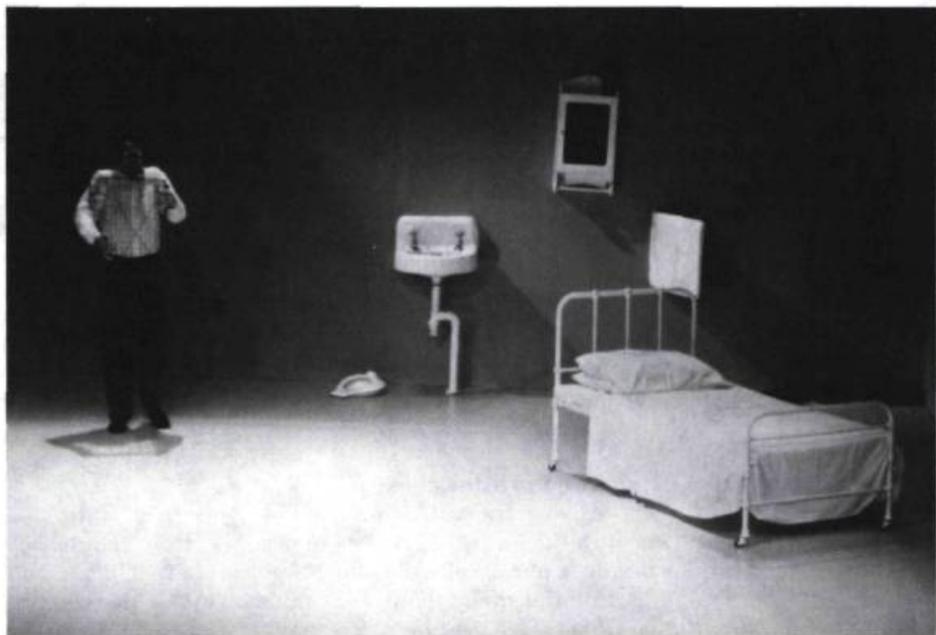
À la création de sa pièce *les Anciennes Odeurs*<sup>8</sup>, Michel Tremblay affirmait la nécessité de la marginalité du créateur: « Si la société m'acceptait trop, j'aurais peur de tomber dans le quelconque le plus total », disait-il. Puis il ajoutait: « Qu'elle nous accepte, oui, comme nous sommes maintenant, sans nous obliger à vivre comme des petits gars *straights*. »<sup>9</sup> Qu'a-t-il fait avec *les Anciennes Odeurs*? À mon avis, une pièce assez facile, qui ne provoque personne et ne remet pas en question l'ordre des choses. Dans sa préface à l'édition du texte<sup>10</sup>, Guy Ménard disserte longuement sur les qualités de l'oeuvre, en analyse la thématique, et fait des recoupements de sens. Son exposé, fort intéressant, dépasse peut-être la fiction... La lecture de la pièce révèle un manque de subtilité et de profondeur dans ce qui apparaît comme le long développement (presque théorique puisque les émotions nous atteignent rarement) d'une série de thèmes touchant la relation de couple particulière des deux personnages en présence. Ça ennue. Cet ennui, je l'avais déjà ressenti à la représentation au Quat'Sous: resté sur ma faim, j'avais pris la fin du spectacle pour l'entracte et j'attendais la seconde partie... l'éclatement émotif, la vraie confrontation. Mais le choix de Tremblay était aussi le réalisme plat. Dommage. Il faut dire que les homosexuels décrits ici ne sont pas de la même génération que ceux de *Dépluggai* et des *Peaux roses*. Ils ont presque quarante ans, n'ont pas de problèmes d'argent, sont en quelque sorte parvenus. Ils ont accepté leur sort, ont un peu démissionné. Leur révolte contre leur propre médiocrité ressemble plus à un grand remords, à une honte profonde d'eux-mêmes, qu'à une véritable envie d'y changer quelque chose. Comme si c'était déjà trop tard. C'est malheureusement le cas d'une bonne partie des gens de cette génération. Le théâtre, encore une fois, est un bon miroir. Mais, à quoi bon?

8. Créée au Quat'Sous, en novembre 1981, dans une mise en scène d'André Brassard, avec Gilles Renaud et Hubert Gagnon.

9. Entrevue accordée à Jean-Guy Prince, dans *le Berdache*, n° 25, novembre 1981.

10. Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », 1981. La préface est intitulée: « Les Anciennes Odeurs: une carte olfactive du Tendre ».

« Une piste »: *Bent*, de Martin Sherman, une production de Germaine Larose. De gauche à droite: Claude Marquis (Max) et Larry-Michel Demers (Horst). Photo: Hubert Fielden.



*L'Homme rouge*. « Le propos de Maheu, c'est son corps en mouvement, se jouant dans l'espace. » Photo: Gouvernement du Québec.

*Syncopa* de René Gingras. « Chacun des personnages fait face à la part d'homosexualité qu'il a en lui. » Photo: Gouvernement du Québec.



### **une piste**

Bien que dans un tout autre registre, la pièce *Bent*<sup>11</sup> — là encore, un texte d'auteur, mais « importé » — me semblait déjà plus significative. Par le biais de l'Histoire (il y est question de la persécution des homosexuels par les nazis durant la guerre de 1939-1945), on n'hésite pas à aborder des sujets contemporains, à prendre des positions précises sur le sado-masochisme, le militantisme et l'intolérance générale face aux anormaux, par exemple. Sans négliger la poésie, la sensibilité et la tendresse, mais aussi la violence de personnages à la fois singuliers et universels pris dans des situations limites. Bien sûr, le texte a ses failles, mais *Bent* est, pour moi, une piste importante de recherche quant à la parole théâtrale des hommes, et des gais en particulier.

### **pour maintenir le pas**

Plus près de nous, et plus récemment, deux « shows de gars » ont retenu mon intérêt: *l'Homme rouge* de Gilles Maheu<sup>12</sup>, et *Syncope* de René Gingras<sup>13</sup>. L'un et l'autre, sans discourir, ont mis en scène, à nu, un désespoir profond, l'absurdité de la solitude humaine et une immense violence intérieure, la violence du non-dit, du mensonge. Le propos de Maheu, c'est son corps en mouvement, se jouant dans l'espace. Discours irrationnel du ventre qui ne vise pas la tête et que le spectateur ne peut saisir qu'en « intérieur ». Dans *Syncope*, par une tendresse esquissée, par une franchise qui n'a plus le choix, exacerbée par le besoin de contrer la mort ou, plus précisément, l'absence de vie, René Gingras dit beaucoup de choses sur les relations entre hommes. Chacun de ses personnages fait face à la part d'homosexualité qu'il a en lui. Chacun a sa façon de l'appréhender: M. Bacon, l'homme de cinquante ans, tout à fait désarmé, dérangé dans ses valeurs; le gars de trente ans, Pit, avec un désir d'ouverture, mais retenu; enfin, le jeune *punk*, François, avec un certain détachement, mais toujours provocateur. Cela montre bien l'évolution des mentalités et des comportements, d'une génération à l'autre. Ça donne de l'espoir.

L'espoir que ça continue, mais aussi la certitude que le chemin parcouru en valait la peine. Peut-être découvrirons-nous au tournant que la route est encore longue, mais qu'elle ouvre sur des possibles innombrables. Ce qu'il faut, c'est maintenir le pas.

**raymond bertin**

11. Pièce de Martin Sherman, créée à Londres, en 1979, montée la même année à Broadway, où elle connut un grand succès. Elle fut produite par la suite à Toronto, à Vancouver, à Bruxelles, à Montréal et à Paris. Elle le fut, à Montréal, par les Productions Germaine Larose, au Centre d'essai le Conventum, en septembre 1981, puis, en reprise, au même endroit, en février 1982.

12. Spectacle solo de Gilles Maheu, production de Carbone 14, créé à l'Espace Libre en 1982.

13. Créée à la Salle Fred-Barry, en janvier 1983. Production de Médium-Médium, dans une mise en scène de Yves Desgagnés, avec Benoît Girard, Paul Savoie et Alain Zouvi.